

## NÉGATIONS, PARTICIPES ET FIGEMENT EN BERBÈRE : NOUVELLES HYPOTHÈSES

Vermondo Brugnatelli  
Università di Milano-Bicocca

Le sujet de la négation berbère, malgré les nombreuses études qui lui sont consacrées, garde encore plusieurs aspects qui méritent d'être approfondis. Après plusieurs études dans ce domaine (Brugnatelli 1987, 2002, 2006, 2010), je n'envisageais plus de m'en occuper davantage, mais j'y reviens tout de même maintenant suite aux résultats inattendus de certaines de mes recherches comparatives entamées à partir de deux morphèmes relevés à Jerba : *wecci / uci* signifiant « encore » et la particule *ala* précédant les participes aoristes. Au cours de ces recherches, j'ai dû revenir sur certains aspects du phénomène de la grammaticalisation des formes figées dans les langues berbères, ce qui m'a poussé à avancer des nouvelles hypothèses concernant l'origine de la négation *wer/ur* et des particules *ala, aya* etc.

### 1. La négation préverbale *wer/ur*

Ce qui a suscité un intérêt renouvelé pour la particule négative préverbale *wer/ur*<sup>1</sup> a été le besoin de mieux comprendre et positionner dans le contexte berbère la particule invariable *wecci / uci* signifiant « encore » à Jerba<sup>2</sup>. En phrase négative, *wecci (+we...-c)* signifie « pas encore ».

Quelques exemples :

- (1) *uci bekri* « il est encore tôt »  
*wecci afercu* « encore un peu »  
*matta yer-ik wecci dinet?* « qu'est-ce que tu as encore? »  
*mag wecci texsed?* « qu'est-ce que tu veux encore? »  
*wecci we-yyebbis-c* « il n'est pas encore éteint »

<sup>1</sup> Etant donné le caractère de cette étude, où les questions strictement phonétiques sont marginales, j'ai essayé d'adopter une transcription aussi cohérente que possible, selon les règles de l'orthographe du kabyle (y compris la lettre redoublée pour les consonnes "tendues"), sauf dans les cas du touareg et du zénaga et quand il m'est semblé opportun de recopier telle quelle la graphie originale des auteurs cités.

<sup>2</sup> Malgré l'apparence différente, les deux formes sont les réalisations de la même séquence phonologique sous-jacente : \**wci*. La semi-voyelle *w* demande une forme bisyllabique, et selon la place avant ou après *w* du centre syllabique — que l'on peut représenter par *e* (un *schwa*) —, on aura : 1) *ewC-* > *uC-* (donc *uci*) ; 2) *weCV-* > *weCCV-* (donc *wecci*).

En ce qui concerne l'origine de cette particule, elle est née, sans doute, suite au figement d'une forme verbale à l'intérieur d'une construction semblable à celle que l'on constate au Jebel Nefousa, où l'on utilise la forme négative, conjuguée, d'une racine *uc*<sup>3</sup> :

- (2) *weluciγ meccek* « j'étais encore petit »  
*welyuc we-dd-yusu-c* « il n'est pas encore venu »

Au Jebel Nefousa le processus est encore au stade du figement d'un auxiliaire, tandis qu'à Jerba le figement est complet, ayant abouti à la création d'une particule invariable.

L'utilisation d'une tournure verbale pour exprimer le concept de "déjà" est connue ailleurs en berbère, notamment au Maroc (verbe *sul* : tachelhit, tamazight) et en zénaga, où il existe un verbe MR' (« modal à cj. incomplète ») dont le sens est « (être, ...) déjà », et, après la négation *wär*, « ne pas (être, ...) encore » (Taine-Cheikh 2008 : 364). Son usage est tout à fait semblable à celui de *wel* + *uc* du Jebel Nefousa :

- (3) *umṛä'n ädb\_n* « ils sont déjà partis »  
*wäl\_lumṛä* [*<\*wär\_yumṛä*] *yädb\_h* « il n'est pas encore parti »

Le signifié originaire de ce verbe du zénaga serait, selon Mokhtar Ould Hamidou, « débiter dans une action », et le glissement vers un usage grammaticalisé proviendrait du figement de constructions comme *yumer* + verbe = « il a commencé par ça. Depuis il... », etc. (Nicolas 1953 : 211)<sup>4</sup>.

En recherchant des correspondances dans les autres parlers, mon attention a été attirée sur quelques données intéressantes et partiellement inattendues quand j'ai élargi le champ de mes recherches aux parlers du Chenoua décrits par Laoust (1912). Cet auteur, qui décrit parallèlement le parler avoisinant des Beni-Salah, signale, pour ce dernier, une forme

<sup>3</sup> A ne pas confondre avec la racine du verbe *uc* « donner » de nombreux parlers (qui a une forme *efk* au Jebel Nefousa). Voir aussi les données rifaines dans la note 5.

<sup>4</sup> Il y a lieu de se demander s'il existe un lien entre cette tournure et les mots invariables *alimira* « encore » à Yefren (Motylinski 1898 :131) et *animir* (même sens) en tahaggart, ce qui permettrait de rattacher à ce verbe la série des mots comme *imir-a* et variantes, qui signifient « maintenant » et que A. Basset avait regroupés et analysés en 1954 (pp. 223-226).

conjuguée du verbe *uc* semblable à celle du Jebel Nefousa, ce qui confirme la diffusion de cette tournure<sup>5</sup> :

- (4) *ur ucin kerzen* « ils n'ont pas encore labouré »  
*ur yuc ma id immut* « il n'est pas encore mort »

Une particularité de cette tournure est le fait que le verbe *y* est précédé d'une négation *ur* insolite dans ce parler, où la forme habituelle de la négation est *u*. Cette circonstance n'est pas anodine : comme on le verra par la suite, on peut la considérer comme l'indice d'une parenté entre cette construction et celle du Chenoua.

Pour exprimer l'idée négative « pas encore » au moyen des formes conjuguées du verbe *uc*, dans le Chenoua il y a deux constructions possibles. La première est tout à fait semblable à celle du Jebel Nefousa (Laoust 1912 : 66) :

- (5) *ur uciy u d-usiy c* « je ne suis pas encore venu »  
*ur yuci u d-yusi c* « il n'est pas encore venu »

Mais il existe aussi une autre construction, tout à fait originale. Dans ce cas, le verbe *uc*, « sous la forme *thouchi* », est « précédé de *our* et suivi de *aâd'* ». Ce qui est surprenant c'est que, selon la description de Laoust (1912 : 65), dans la conjugaison de ces formes, « ce verbe se conjugue normalement, toutefois le préfixe s'introduit dans la négation entre l'*ou* et l'*r* », comme le montre le paradigme suivant :

- (6) *our thouchir' aâd' ou d ioud'er' ech* « je ne suis pas encore arrivé »  
*ouher thouchid' aâd' ...* « tu n'es pas encore... »  
*ouier thouchi aâd' ...* « il n'es pas encore... », etc.

A vrai dire, partout ailleurs dans ce parler la négation est simplement *u*, et la graphie *ur* en un seul mot adoptée par Laoust semble être influencée par

---

<sup>5</sup> Laoust (1912 : 65). A noter, cependant, que les phrases de l'exemple ont un sens négatif, malgré l'absence d'une négation avant le verbe qui suit *uc*, ce qui constitue une différence par rapport aux tournures de Jerba et du Jebel Nefousa. Ce sens négatif est aussi présent au Rif, où l'expression figée *wa yuci* signifie « pas encore ; il n'est pas encore temps » (Serhoual 2001-2002 : 564, qui la rattache à un verbe *aca* « sentir, pressentir ». En effet *ewc* « donner » à l'accompli fait *iwca*, nég. *wa ywci*).

l'existence d'une négation *ur* dans d'autres parlers<sup>6</sup>. Il aurait pu également transcrire *ou r thouchir'*, *ou her thouchid'*, *ou ier thouchi*, etc. Si l'on réécrit les exemples fournis par Laoust de façon à séparer ce qui est invariable de ce qui est « conjugué », on aboutit au paradigme suivant :

(7) 1.s.	<i>u</i>	<i>r</i>	<i>tuci</i> <u>y</u>	<i>εa</i> <u>d</u>
2.s.	<i>u</i>	<i>her</i>	<i>tuci</i> <u>d</u>	<i>εa</i> <u>d</u>
3.m.s.	<i>u</i>	<i>yer</i>	<i>tuci</i>	<i>εa</i> <u>d</u>
3.f.s.	<i>u</i>	<i>her</i>	<i>tuci</i>	<i>εa</i> <u>d</u>
1.p.	<i>u</i>	<i>ner</i>	<i>tuci</i>	<i>εa</i> <u>d</u>
2.p.	<i>u</i>	<i>her</i>	<i>tuci</i> <u>m</u>	<i>εa</i> <u>d</u>
3.m.p.	<i>u</i>	<i>r</i>	<i>tuci</i> <u>n</u>	<i>εa</i> <u>d</u>
3.f.p.	<i>u</i>	<i>r</i>	<i>tuci</i> <u>n</u> <u>t</u>	<i>εa</i> <u>d</u>

Ce qui caractérise cette construction, donc, est la présence de véritables préfixes personnels placés avant le deuxième élément de la syllabe *ur*, (la « négation »), tandis que le thème verbal *tuc* est, pour sa part, dépourvu des préfixes. Tout se passe comme s'il y avait un principe de figement de deux verbes ayant perdu les indices personnels qui s'interposaient entre eux: c'est ainsi que le deuxième (*uc*) n'aurait gardé que les indices de personne suffixés, tandis que le premier (une base *\*r*?) aurait gardé les indices préfixés :

(8) 1.s.	<i>*u</i>	<i>r(ey)</i>	<i>tuci</i> <u>y</u>	<i>εa</i> <u>d</u>
2.s.	<i>*u</i>	<i>her</i> ( <u>d</u> )	( <b>h</b> ) <i>tuci</i> <u>d</u>	<i>εa</i> <u>d</u>
3.m.s.	<i>*u</i>	<i>yer</i>	( <b>i</b> ) <i>tuci</i>	<i>εa</i> <u>d</u>

etc.

Si cette analyse est correcte, et si l'on suppose qu'il y a un lien entre cet *ur* du Chenoua et la négation *ur* de plusieurs autres parlers, on est amené à prendre en compte l'hypothèse de l'origine verbale de cette dernière particule.

<sup>6</sup> Cf. également la construction des exemples (5) ci-dessus, où *ur* ne se trouve que devant le verbe *uc*, tandis que le verbe suivant est nié par *u*. Laoust (1912 : 60-61) présente deux exemples de négation *ur*, mais dans le corps des textes je n'ai relevé que *u*. Il se peut que *ur* soit une forme existante chez les Beni Salah mais non pas chez les Ichenouien.

### 1.1. L'hypothèse d'une origine verbale

Le premier qui aie mentionné l'origine verbale de la particule préverbale *wer/ur* est, à ma connaissance, Loubignac (1924 : 177), qui rassemblait sous une même racine *R* la négation *wer*, le préfixe privatif des noms *war* et le verbe *ar* du tamazight du Maroc central. Selon lui, « la particule de négation par excellence est *ut*, dérivée du thème *t* qui a donné naissance aux termes négatifs *wat* “dépourvu, privé de”, fém. *tat*, qui n'a pas de forme spéciale pour le pluriel, et au verbe *at*, “être vide, désert”<sup>7</sup> ».

Par la suite, et de façon apparemment indépendante, Marcy (1936, 1940/41), a aussi proposé une origine verbale de la négation, dans le cadre de ses recherches sur l'origine des morphèmes de participe<sup>8</sup> : « le préverbe de négation : *wer, ur*, est issu d'un radical verbal *WR*, rendant naguère l'idée de “ne pas exister, ne pas être” (...) Dans cette ancienne construction — où le préverbe, jouant le rôle d'un temps auxiliaire, était conjugué —, le verbe principal était réduit à un simple thème aspectif (...) et ne prenait point de désinence personnelle, équivalant dans ces conditions à notre infinitif français. (...) Comme il est logique, le pronom relatif *-n*, sujet du verbe, se plaçait alors immédiatement après l'auxiliaire » (1936: 56-7).

L'étude à laquelle renvoient d'habitude les tenants de l'origine verbale de la négation est celle d'André Basset (1940), qui, sans se soucier des théories de Marcy, a repris la suggestion de Loubignac dans une étude détaillée, où il présente le résultat du dépouillement des textes contenant l'élément prénominal *war* «dépourvu de». De cette analyse découle que les noms qui suivent *war* sont d'habitude à l'état libre, ce qui s'expliquerait mieux s'ils étaient, à l'origine, l'objet direct d'un verbe et non pas le complément d'une préposition signifiant «sans». A la fin de son étude, Basset conclut que : «on n'hésitera pas (...) à rapprocher *war* de la particule négative *wər/ur*, mais on évitera de les confondre (...) A bien considérer les faits (...), on a *war* avec voyelle *a* devant nom et *wər* avec voyelle zéro (...) devant verbe. » (p. 221) et que «nous serions fort tentés de retrouver en *war* une ancienne 3<sup>e</sup> pers. masc. sg. de prétérit d'un verbe de qualité aux caractéristiques dès maintenant parfaitement déterminables. En ce cas, la racine serait bilitère, *WR* ; *tar* serait dû à une réfection<sup>9</sup> (...) et *wər*, dont le vocalisme reste obscur, serait sans doute un masc. sg. figé.» (p. 222).

<sup>7</sup> Ce que Loubignac écrit comme *t* correspond dans le parler étudié à *r* des autres parlers.

<sup>8</sup> Selon lui, le *n* qui caractérise le participe aurait été un véritable pronom relatif placé après le verbe conjugué.

<sup>9</sup> En cela, il se détache de la position de Loubignac, qui considérait *w-* et *t-* comme des marques de genre, rajoutées à une base *ar*.

L'hypothèse a été accueillie, par la suite, par plusieurs berbérisants, notamment par Prasse (1972: 244), qui souligne l'importance de cette reconstruction pour mieux expliquer le comportement de la négation avec les participes<sup>10</sup> : « *wər* est la négation des verbes (...) Elle est probablement à l'origine un verbe négatif elle-même “ ne pas être ”, car dans une prop. rel. dont le sujet se réfère à l'antécédent, c'est elle qui prend les désinences participiales, quoique dans une forme particulière au pl. : sg. m. *wərän*, f. *wərät* / pl. c. *wərän* ».

Parmi ceux qui suivent l'hypothèse d'A. Basset et de Prasse, il y a Chaker, qui à propos de *wer* et de *war* écrit (1996 : 12) : « comme l'a bien vu Basset (1940 : 221), ce qui les distingue au plan signifiant – l'alternance vocalique (*wer/war*) – est un phénomène bien connu dans la morphologie berbère et suggère immédiatement une opposition thématique verbale (aoriste ~ prétérit, notamment) »<sup>11</sup>. En essayant d'unifier l'hypothèse de Basset-Prasse (racine *WR*) avec celle de Loubignac, qui part d'une racine *R* et d'un verbe *ar*, Chaker (*ibid.*) affirme que l'on peut facilement supposer « la chute — très classique en berbère<sup>12</sup> — d'une semi-voyelle /w/ à l'initiale du verbe »<sup>13</sup>.

Un point crucial dans cette reconstruction est, comme on l'a vu, la morphosyntaxe des participes négatifs. Les faits touaregs semblent plaider pour un lien assez étroit entre le morphème du participe et la négation qui le précède, tandis que les parlers du nord suggèrent plutôt un “ passage ” de *n* devant le verbe, sans modifications de la négation. Mais même en touareg les choses ne sont pas aussi nettes. Le jeu des satellites (les clitiques qui peuvent accompagner le verbe), qui semble décisif pour marquer la coupure des morphèmes, est assez compliqué. La majorité des parlers touaregs (et le ghadamsi) placent les satellites devant le verbe et après la marque du participe (qui reste visiblement accolée à la négation) mais il y en a qui ont

<sup>10</sup> Il reprend donc indirectement le raisonnement de Marcy.

<sup>11</sup> A vrai dire, A. Basset se borne à parler d'une « relation morphologique » entre *wer* et *war* (1950 : 221), sans avancer d'hypothèses précises quant à la nature de cette relation. L'allusion à une alternance aoriste ~ prétérit est une proposition de Chaker, qui par ailleurs n'essaie pas d'expliquer les raisons d'une telle alternance.

<sup>12</sup> Chute que, bien que « très classique » en berbère, Chaker lui-même est réticent à admettre dans le cas de l'état libre des noms masculins, malgré les nombreux cas de préservation de *w-* à l'initiale des noms en plusieurs parlers.

<sup>13</sup> Parmi les autres berbérisants, Amina Mettouchi (2006 : 269 ; 2009 : 293) semble partager le point de vue de Prasse et de Chaker, qui selon elle rendrait mieux compte des spécificités de la négation en ce qui concerne les schèmes aspectuels et s'accorderait avec les caractéristiques typologiques des négations observées dans les langues du monde.

un ordre différent. Comme le rappelle Galand (1994 : 170) : « Cette analyse séduisante se heurte pourtant au fait qu'un pronom affixe peut séparer la particule *wər* de l'élément *n-* préposé au verbe ».

L'étude de Drouin (1996), qui présente une quantité de données dans les différents parlers, permet d'apprécier les différences qu'il y a sur ce point entre parlers touaregs. Si l'on considère qu'il y a trois cas de position des satellites dans une phrase relative négative ([antécédent de la relative] -[1]- *wər* -[2]- *n* -[3]- verbe), on constate que les trois solutions sont représentées en touareg :

- [1] - *wa tāt ur en ilmed* "celui qui ne l'a pas apprise" (taneslemt, Drouin 1996 : 250)
- [2] - *wa wər tən nāra, yəldəd* "celui qui ne les aime pas, (qu') il tête (un animal)" (tayert : Ghabdouane 1989 : 95)
- [3] - *wa ur ən t ila* "celui qui ne l'a pas" (tahaggart, Drouin 1996 : 244)

La solution 3, très diffusée dans les parlers touaregs, est inconnue en berbère du nord. Si l'élément *n* caractéristique du participe était à l'origine lui-même une particule<sup>14</sup>, on ne s'étonnera pas de le retrouver dans les positions les plus disparates, comme il arrive aux autres satellites. Somme toute, donc, la situation du touareg s'accorde assez bien avec l'hypothèse esquissée par Basset, mais ne fournit pas une preuve concluante de sa validité.

## 1.2. Nouvelles hypothèses

La construction attestée dans le Chenoua impose maintenant de reprendre l'hypothèse d'une origine verbale de la négation, non plus sur la base d'indices non décisifs comme le déplacement de l'élément *n*, mais à partir du constat de l'existence d'un véritable paradigme de conjugaison<sup>15</sup>. Ce qui en ressort, toutefois, ne coïncide pas avec les théories précédentes, car il semble évident que, à l'intérieur de la négation elle-même, il faudrait séparer un élément *\*u/we* invariable et un deuxième élément *\*r*, qui serait

<sup>14</sup> Il ne s'agit pas ici de rechercher l'origine historique du participe. D'autres éléments entrent en jeu dans sa formation (notamment *t* pour le féminin), mais en général je partage l'opinion de Galand qui, après une analyse formelle et historique, conclut que : « c'est donc *-n* qui est la marque première du participe » (2010 : 236).

<sup>15</sup> Personnellement, avant la découverte de la construction du Chenoua, j'étais très sceptique par rapport à cette théorie dont j'ai signalé les points faibles dans Brugnatelli (2006 : 67-68).

une ancienne forme verbale. Ce constat s'accorde avec l'analyse de Galand (1994 : 170-1) qui voit en *u/we* l'élément de base de la négation et remarque que : « c'est plutôt la forme en *-r* qu'il convient de justifier à partir de *u* et non l'inverse ».

Un indice qui s'accorde avec cette reconstruction, comportant une négation composée de deux éléments, vient d'un autre parler de l'ouest algérien, celui de Djebel Bissa dans la région de l'Ouarsenis (dont un échantillon a été présenté par Genevois 1973). En effet, à l'instar du parler du Chenoua, ici aussi la particule de négation préverbale est dépourvue de liquide : *we* ou *wa*, comme il est dit dans les notes de grammaire et comme le confirment les textes contenus dans le fascicule. J'ai relevé une seule exception (négation *wer*) : dans le cas des participes négatifs.

En ce qui concerne la morphologie du verbe au participe négatif (p. 49), ce parler offre deux possibilités :

- 1) morphème *n-* + « thème de verbe négatif dépouillé préalablement de toute désinence personnelle »  
ou bien
- 2) « désinences de la forme impersonnelle affirmative » *y-\_\_-n* placées avant et après le thème négatif.

A première vue, il s'agit d'une situation de transition entre celle des parlers qui, dans les phrases négatives, placent la marque du participe *n* avant le thème verbal et celle des parlers qui ont nivelé analogiquement les formes du participe et ne gardent plus des formes spécifiques pour les phrases négatives.

Ce qui est frappant, cependant, est le fait (non signalé explicitement par Genevois, mais qui ressort des exemples présentés), qu'aux deux formes du participe correspondent deux formes de la négation aussi, et précisément : *wer* dans le cas 1) et *u/wa -- c* dans le cas 2) :

- (9 a) *wenni wer neswi* « celui qui n'a pas bu »  
*wenni wer nečči* « celui qui n'a pas mangé »
- (9 b) *wenni u yexdimn-ec* « celui qui n'a pas travaillé »  
*mana wa yeswin-ec ?* « qui est celui qui n'a pas bu ? »

A la lumière de la tournure négative du Chenoua dont on vient de parler, on peut se demander si cette distribution complémentaire des deux formes du

participe selon la forme de la négation qui précède est une coïncidence ou plutôt une trace d'une situation antérieure. Dans le dernier cas, la consonne *-r* qui complète la négation dans les exemples (9a) serait le reliquat d'un verbe pourvu d'une forme participiale :

(10) \* *we ren + verbe > wer n-...*

tandis que la construction qui n'utilise pas l'élément *r* serait dépourvue aussi d'un morphème de participe accolé à cet élément et placé avant le verbe (qui par la suite se présenterait avec la forme « normale » du participe).

## 2. Les particules *ala, aya* etc.

Dans le cadre esquissé par Marcy (surtout 1940-41), la question de l'origine verbale de la négation est liée à celle de l'origine de quelques autres particules qui, placées avant le verbe au participe aoriste, provoquent le même « passage » de la marque *n* devant le thème verbal.

Au cours de mes recherches sur un ancien poème religieux ibadite de Jerba<sup>16</sup>, j'ai relevé une de ces particules dans deux manuscrits conservés à Aix-en-Provence dans le fonds Roux (boîte 17.4). Il s'agit de la particule *ala* suivie d'un participe aoriste ayant la forme avec *n* en tête :

(11) *we-yettif w'al' as-nuc lemmi yeḡleb*  
« il ne trouvera pas qui (en) lui donnera quand il (le) demandera ».

Cette attestation permet d'ajouter la langue ancienne de Jerba<sup>17</sup> à la liste des parlers qui connaissent des particules avec ces caractéristiques : Gourara (particule *ya*), Mzab (*aya*), Figuig (*ala*), Aurès (*h-[ad]*) et touareg (*mar, shar, etc.*). Dans les autres parlers berbères, ces particules ou d'autres semblables<sup>18</sup>, également obligatoires devant les participes des verbes à l'aoriste, ne modifient pas la forme de ces derniers.

Dans le cadre de sa théorie, Marcy (1940-41:130) affirme que, à l'instar de la négation, ces particules aussi doivent provenir d'un verbe. Si la

<sup>16</sup> Remontant à la fin du 18<sup>ème</sup>-début du 19<sup>ème</sup> siècle.

<sup>17</sup> Le parler actuel a perdu les participes. Il ne reste que des reliquats dans des formes figées comme *tawenneḡlit* « terme générique pour une maladie grave », qui contient le participe négatif *we-nehli* « n'étant pas bon ».

<sup>18</sup> Dont le kabyle *ara*, aux multiples variantes phonétiques qui semblent apparentées aux dites particules : *aya, ya, aya, aa, ara*.

négation *wer* provient d'un verbe signifiant « ne pas exister », la particule *ya laya* proviendrait d'un verbe signifiant « pouvoir » (par exemple chl. *yay*).

Si les nouvelles données m'incitent à réviser mes positions concernant l'origine de la négation, je garde mes réserves par rapport à l'idée qu'il suffise qu'une particule « attire » la marque *n* en tête du participe pour qu'on la considère *ipso facto* comme d'origine verbale. Par exemple, pour le préverbe *h-(ad)* de l'Aurès<sup>19</sup>, l'origine démonstrative est sans doute la plus probable.

Dans tous les cas, pour l'origine des particules comme *ya, aya*, que Marcy considère comme rattachées à un verbe signifiant “pouvoir”, une autre piste de reconstruction est fournie par un autre ancien ouvrage, à savoir l'étude de R. Basset sur le parler des Haraoua de Teniet-el-H'ad (1895). Dans ce parler, en effet, on n'utilise pas de particule dans ce type de construction mais bel et bien un verbe, *yli* « être, se trouver » (< « tomber »?) :

- (12) *Ict tikelt ifcer d elḥorrah msaḥaqqaṇ win iyla yawḍan*  
 une fois la tortue et le lièvre contestèrent celui qui serait arrivant  
*yel lḥadd amzwaru*  
 vers le but le premier  
 « une fois la tortue et le lièvre se disputèrent à qui arriverait le premier  
 à un but »<sup>20</sup>

Cet usage figé d'un verbe dans les mêmes conditions où les autres parlars ont des particules *ya laya* ou *ala* invite à supposer que lesdites particules proviennent aussi d'une locution semblable. Et une forme verbale *iyla* se prêterait également à expliquer, par évolution phonétique, l'origine des particules *ya/aya* et *ala*, ainsi que *yra* des Zayan (que Loubignac 1924 :167 décompose en *ya* et *ra*), et peut-être même *ara* (et ses variantes) du kabyle.

<sup>19</sup> Par exemple dans *argaz h-add-ñass* « l'homme qui viendra ». Autres exemples dans Brugnatelli (2006)

<sup>20</sup> R. Basset (1895 : 70-71). Voir également p. 88 et 140 : « Haraoua “ Etre - Se trouver ” : *r'li* ».

## Bibliographie

- BASSET, R. 1895. *Etude sur la zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*. Paris : Leroux.
- BASSET, A. 1940. Quatre études de linguistique berbère. *Journal Asiatique*, juill.-déc. : 161-291 [étude n° 3 : *war* : 202-222].
- BASSET, A. 1954. « Maintenant » en berbère. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 50 : 202-222.
- BRUGNATELLI, V. 1987. La negazione discontinua in berbero e in arabo-magrebino. In : G. Bernini, V. Brugnatelli (éds.), *Atti della 4. Giornata di Studi Camito-semitici e Indoeuropei (Bergamo 28.11.1985)*. Milano : Unicopli, 53-62.
- BRUGNATELLI, V. 2002. Les thèmes verbaux négatifs du berbère : quelques réflexions. In : K. Naït-Zerrad (éd.), *Articles de linguistique berbère. Mémorial Werner Vycichl*. Paris : L'Harmattan, 165-180.
- BRUGNATELLI, V. 2006. La négation berbère dans le contexte chamito-sémitique. In : A. Lonnet & A. Mettouchi (éds.), *Les langues chamito-sémitiques (afro-asiatiques)*, vol. 2 [Faits de Langue 27] : 65-72.
- BRUGNATELLI, V. 2010. Problème de la négation en berbère : à propos de l'origine d' *ulac*, *ula*, *ula d*. In : F.M. Fales & G.F. Grassi (eds.), *CAMSEMUD 2007. Proceedings of the 13<sup>th</sup> Italian Meeting of Afroasiatic Linguistics held in Udine, May 21<sup>st</sup>-24<sup>th</sup>, 2007*, Padova: S.A.R.G.O.N. : 401-405.
- CHAKER, S. 1996. Quelques remarques préliminaires sur la négation en berbère. In : S. Chaker & D. Caubet (éds.), *La négation en berbère et en arabe maghrébin*, Paris-Montréal : L'Harmattan, 9-22.
- DROUIN, J. 1996. Les formes participiales en berbère. Essai de dialectologie comparée. *Littérature Orale Arabo-Berbère* 24 : 233-260.
- GALAND, L. 1994. La négation en berbère. *Matériaux arabes et sudarabiques*, n. s. 6 : 169-81.
- GALAND, L. 2010. *Régards sur le berbère*. Milan : Centro Studi Camito-Semitici.

- GENEVOIS, H. 1973. Djebel Bissa. Prospections à travers un parler encore inexploré du Nord-Chélif. *Le Fichier Périodique*, 117 : 87 pp.
- GHABDOUANE, M. 1989. *Poèmes touaregs de l'Ayr*, Révision et introduction par K.-G. Prasse, 1, Texte touareg, Copenhague : Université de Copenhague.
- LAOUST, E., 1912. *Etude sur le dialecte berbère du Chenoua comparé avec ceux des Beni-Menacer et des Beni-Salah*. Paris : Leroux.
- LOUBIGNAC, V. 1924. *Etude sur le dialecte berbère des Zaïan et Aït Sgougou*. Paris : Leroux.
- MARCY, G. 1936. Note sur le pronom relatif-sujet et le pseudo-participe dans les parlers berbères. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 37 : 45-57.
- MARCY, G. 1940/41. Observations sur le relatif futur en touareg Ahaggar, *Bull. Société de Linguistique de Paris*, 41 : 129-133
- METTOUCHI, A. 2006. Nonverbal and Verbal Negations in Kabyle (Berber): A typological perspective. In: F. K. Erhard Voeltz (éd.), *Studies in African Linguistic Typology*. Amsterdam : Benjamins, 263–276.
- METTOUCHI, A. 2009. The System of Negation in Berber. In : N. Cyffer & E. Ebermann (éds.), *Patterns Of Negation In West African Languages. Typological Studies in Language*. Amsterdam : Benjamins. 287-306.
- MOTYLINSKI, A. de Calassanti-. 1898. *Le Djebel Nefousa. Transcription, traduction française et notes avec une étude grammaticale*. Paris : Leroux.
- NICOLAS, F. 1953. *La langue berbère de Mauritanie*. Dakar : IFAN.
- PRASSE K. G. 1972. *Manuel de grammaire touarègue (tähhäggärt) I-III Phonétique-Ecriture-Pronom*, Copenhague 1972
- SERHOUAL, M. 2001-2002. *Dictionnaire tarifit-français*, Thèse de doctorat d'Etat, Université Abdelmalek Essaâdi (Tétouan), Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.
- TAINÉ-CHEIKH, C. 2008. *Dictionnaire zénaga-français*. Köln : Köppe.